



2^e livraison—Sommaire

REVUE GÉNÉRALE.....	J. G. BOISSONNEAULT
TRAIT DE CARACTÈRE	GENEVIÈVE
DIEU LE VEUT (poésie).....	J. M. AMÉDÉE DENAULT
CRÉPUSCULE (nouvelle).....	JEAN RIVAL
L'AMOUR (poésie).....	CHS. FUSTER
TABLETTES DU SAVOIR.....	J. A. CHAUSSÉ
GERBES DE MODÈLES (poésie)	LOUIS FRÉCHETTE
CUEILLETES A TRAVERS JOURNAUX ET REVUES.....	PASSIM
GLANURES D'ÉCHOS ET RUMEURS.....	PIERRE ET JACQUES

RENSEIGNEMENTS.

LE GLANEUR est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

	POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an.....	\$2.00	12 frs
Six mois.....	\$1.00	6 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.
Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du GLANEUR des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

Les abonnés du GLANEUR auront droit à un numéro de luxe de près de 100 pages avec gravures, qui paraîtra à Noël

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 1588 rue Notre-Dame, Montréal. Téléphone Bell 6394, Atelier ; 9348, Bureau. Boîte Poste 1436.

INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE

United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK.

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00

E. A. COWLEY,

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

180 St. JAMES St.

MONTREAL, QUE.

REVUE GENERALE

Le **GLANEUR**, Recueil littéraire des jeunes, a l'intention de donner, à chaque mois, une revue générale des principaux événements, avec une courte appréciation. En suivant ainsi de l'œil le cours des événements, le lecteur apprendra à mieux connaître la situation des divers pays. Nous nous attacherons de préférence à relever les faits qui ont une certaine importance au point de vue politique et économique, sans négliger ces incidents subits qui passionnent l'opinion publique ou fixent les attentions, sans oublier encore de noter soigneusement les progrès des sciences, des lettres et des arts.

Nous donnons aujourd'hui un premier article, que l'espace nous a forcé d'abréger.

Les cercles politiques berlinois, se sont saisis d'une nouvelle allant jusqu'à dire que Bismark et Guillaume s'étaient réconciliés. Tête de l'Europe !

Un télégramme de congratulation adressé par l'empereur au comte Herbert de Bismark, à l'occasion de ses fiançailles avec Melle de Hoyes, a donné naissance à cette rumeur que le peuple écoutait avec satisfaction. C'est que cet acte, tout de courtoisie et de bon ton, semblait être le prodrome d'un changement d'orientation politique.

Le chancelier de fer, avec ses projets géniaux, reviendrait-il au timon des affaires ?

La presse, fidèle à l'ermite de Friedrichsruhe, dément avec force la vérité de cette réconciliation. L'état des esprits, les haines de parti, les rancunes de famille, la fierté écrasante de Bismark, l'orgueil révoltant de Guillaume, et surtout les ambitions de pouvoir, de commandement que nourrissent les membres du cabinet prussien, sont autant d'obstacles à ce rapprochement.

En effet, ce n'est pas le comte de Eulenburg, que le chancelier de fer a écrasé plus d'une fois sur le parquet des chambres, des éclats de sa voix et du poids de son intelligence, ce n'est pas M. de Boethcher, contre qui la presse bismarkienne mène une guerre à couteau tiré, ce n'est pas non plus Miquel, dont l'élévation dans les sphères politiques

n'est due qu'à l'éclipse de cet astre de première grandeur, qui travailleront à l'union de la puissance du trône et du génie du prince humilié, et se prêteront à favoriser ce retour.

La vérité est que l'empereur est trop autoritaire et l'ex-ministre trop fier de sa valeur pour se faire mutuellement des concessions et se donner le baiser de paix et de réconciliation. En attendant, les commentaires vont leur train.

L'Italie semble être le théâtre de toutes les calamités depuis, quelques temps.

Les gueules enfumées du Vésuve continuent à vomir des ruisseaux de laves phosphorescentes, à la forte odeur de soufre. Les matières calcinées qui s'échappent de ce cratère horrible couvrent les campagnes de deuil et de débris.

Les eaux de plusieurs rivières, grossies par des pluies torrentielles, ont brisé leurs digues et courent à travers champs, noyant les moissons, détruisant les plantes, inondant les pâturages.

Pour comble, un violent tremblement de terre a jeté l'épouvante au sein des Italiens de San-Severo, qui, sous ses secousses ondulatoires, dansaient comme des pois dans un crible en mouvement.

Voilà pour le monde physique.

Dans le monde moral, des commotions plus terrifiantes encore se font sentir et préparent des bouleversements indicibles. La dynamite aux mains des anarchistes, la banqueroute aux portes des provinces, la guerre à courte échéance, voilà les trois puissances armées par une politique aveugle, qui acculent l'Italie dans une impasse pleine de tempête et de sombres calamités.

Les effets de la *Triple-Alliance* ont tourné contre ceux qui voulaient exploiter contre la France ce traité, conçu dans un but de destruction, d'anéantissement, de vengeance injuste.

Le militarisme saigne l'Italie à blanc : elle agonise, si on juge de sa vitalité par l'instabilité des ministères qui se succèdent à la gouverne de l'Etat avec une rapidité étonnante, tombant victimes de leur impuissance à rétablir l'équilibre des budgets et à se sauver d'une banqueroute générale, imminente. Humbert est réduit à escompter l'avenir.

Grande surexcitation ces jours derniers dans le monde de la finance !

Grande victoire remportée par le crédit français. / La rente 3 p. c. a été cotée au pair, c'est-à-dire à cent francs, pour la première fois, depuis que ce type a été créé, en 1817. C'est une preuve manifeste que le crédit français est plus fort que jamais.

Cette nouvelle doit donner sur les nerfs de Messieurs les Prussiens. Ce peuple à l'estomac pantagruélique, qui avait pris de si énormes bouchées au budget français, doit voir d'un œil de dépit sa rivale arrondir si merveilleusement son trésor. Les milliards spoliés ont été dévorés par le militarisme, ce monstre que Bismark a enfanté pour l'édification de la puissance allemande, mais qui prépare aujourd'hui sa déchéance sous l'égide de la Triple-Alliance, tandis que la France triomphe sur toute la ligne. Ses affaires politiques vont bien ; l'entente franco-russe paraît aujourd'hui indissoluble. Une paix solide et durable sera la conséquence inévitable de ce travail de géant, accompli par toutes les classes de la société avec un patriotisme aussi ardent qu'éclairé.

Les ruines prodigieuses de 1870 s'effacent peu à peu.

Les fêtes de Nancy, à l'occasion du voyage du président Carnot, sont une éclatante et pacifique affirmation de l'union de tous les Français, opérée spontanément par le patriotisme. Manifestations populaires, allocutions, adresses au chef de l'Etat, réponses de Carnot, tout démontre la même unanimité de sentiments.

Tous les cœurs battent à l'unisson, les divisions sont oubliées, les animosités éteintes, les rancunes jetées dans l'ombre. La grande famille française, faisant appel à ces communes affections où les âmes peuvent et doivent s'unir, tournait en ce moment les yeux vers le président de la république. Les démonstrations furent surtout des démonstrations patriotiques.

C'est un triomphe pour la France, pour la république, que cette fête françaisee trépublica ine.

Dans toute l'Irlande lamisère est effrayante. Ce fléau qui visite périodiquement ce malheureux pays, s'offre, cette année, avec un caractère nouveau de douleurs et de misères. On ne rencontre partout que de misérables affamés, fiévreux, se soutenant à peine, errant comme des ombres sur le bord des routes, plus affligés que les paysans si dramatiquement décrits par LaBruyère.

Sur les places publiques on offre à l'embauchage de pauvres petits enfants que les parents ne peuvent nourrir.

Dans une seule localité on compte plus de mille terrassiers qui errent sans asile et sans pain. Peut-on imaginer rien de plus affreux ?.....

Ce dénuement coïncide mal avec les élections générales qui réuniront dans le parlement britannique une nouvelle députation, hostile ou favorable au *Home-Rule*. Aussi les Irlandais n'ont pas le nerf de la guerre pour préparer le triomphe définitif de leur autonomie. Cependant, la lutte va s'engager avec chaleur et violence, lutte qui rappellera les jours pleins de mouvements enfiévrés, imprimés par l'éloquence magique de O'Connell, ou la fougue impétueuse de Parnell. Liberté pour l'Irlande ! Son martyr doit avoir un terme.

La plaie du paupérisme gagne tous les peuples. Partout elle apporte son contingent de douleurs, de souffrances, de convulsions. Tous les remèdes ont été impuissants à la guérir. Eclos dans les pays aux populations compactes, comme l'Angleterre, l'Italie, la Belgique, la France, etc., le paupérisme se développa petit à petit, grâce aux visées hasardeuses d'une politique trop entachée de militarisme : Tout pour l'armée, rien pour le peuple.

De là des taxes, encore des taxes, toujours des taxes, qui écrasent le peuple, le ruinent, l'affament sans le sauver, sans même lui laisser au cœur l'espoir d'une compensation à tant de sacrifices.

Les plus obérés par ces charges fatigantes, à bout de patience, se sont levés pour protester. Leur voix évanouie dans les coulisses des parlements, sans jamais parvenir aux oreilles des ministres ou des rois, éclata bientôt comme des éclats de foudre, dans des émeutes et des grèves. L'élan était donné ; le prolétariat avait trouvé le moyen de se faire craindre.

De là ces associations ouvrières, si utiles quand la justice et la charité président à leurs fonctions bienfaisantes, mais si dangereuses, quand la rancune, les instincts révolutionnaires les inspirent dans leur œuvre de renversement.

L'Espagne, la douce Espagne, menace d'être bouleversée par ces associations puissantes, où les fauteurs de trouble et de révolte se cachent, masquant leurs intentions derrière la misère du pauvre, le soulevant, le surchauffant, pour ainsi le faire servir à ces fins, comme un vil instrument. Dans plusieurs villes, mais surtout à Barcelone, des milliers de parias, en escadrons échevelés, des injures plein la bouche, faisaient des démonstrations au cri de : vive l'anarchie ! à bas le pouvoir ! On fut obligé de masser des troupes dans les quartiers de la ville pour contenir les émeutiers. Le gouvernement fait diligence pour rétablir la paix et

apaiser les esprits. Des juges vont être nommés incessamment, avec mission de régler tous les différends élevés entre le capital et le travail.

Dans ces échauffourées populaires, il faut que les volontés des chefs soient bien solides pour ne pas être désarçonnées.

Des bruits alarmants nous arrivent d'outre-mer, au sujet du conflit diplomatique entre la France et l'Angleterre, dans les missions de l'Ouganda, Afrique centrale. La presse catholique a parlé avec indignation des actes barbares d'un capitaine, appelé Lugard, représentant de la compagnie anglaise de l'Afrique Orientale.

Voici les faits :

Les protestants, ayant attaqué les indigènes catholiques, furent vaincus et leur chef fut tué. Mais voici que ce capitaine Lugard épouse la cause des agresseurs, leur distribue des fusils à tir rapide, les aide partout de son pouvoir, de son influence. Ceux-ci reviennent à la charge et battent leurs adversaires moins bien armés. Ces malheureux catholiques, victimes des perfidies de ce militaire anglais se réfugient dans une petite île, située près de la côte. Fuite inutile, vaine tentative de sauvetage ! On braque des canons sur l'île : hommes, femmes, enfants sont tués, broyés. Ceux qui échappent aux engins de destruction sont faits prisonniers et vendus comme des esclaves. Jamais les négriers musulmans n'avaient fait pareille razzia.

Si ce récit est vrai, des responsabilités terribles pèsent sur ce gendarme à l'âme féroce, indigne de porter l'uniforme du défenseur de la patrie. Ces actes de hideuse barbarie demandent punition. Le sang de ces 50,000 victimes, crie vengeance. Et si les autorités anglaises ne sont pas de connivence avec ces mécréants dans la perpétration de ces orgies, elles vont dresser un tribunal inquisiteur pour y condamner les coupables. La rage puritaine, en Angleterre, ne doit pas être étrangère à cette tuerie. Dans tous les cas, ces attentats à la liberté des convictions religieuses doivent être châtiés selon toutes les rigueurs des lois. Il faut que justice soit faite.

Qui commandera à la Maison Blanche?..... Voilà le *hic* des Yankees.

Deux grands partis se disputent l'honneur de fournir un président à la république : les républicains et les démocrates. Les uns portent sur leurs épaules Harrison, les autres marcheront à rangs pressés sous les ordres de Cleveland.

Les prétentions de Blaine ont été enfoncées. Enfoncée aussi la vaniteuse entreprise de Madame Blaine, qui, selon la rumeur, avait, dans un moment d'excitation, juré à Harrison qu'elle le ferait chasser de la Maison Blanche. Madame tiendra-t-elle sa parole?..... Pas entièrement, car celui qui devait damer le pion à l'ex-président s'est vu baissé dans l'estime et la confiance de ses partisans. Ils ont renvoyé aux calendes grecques son choix comme porte-drapeau des républicains.

Ce fait n'est pas sans importance pour nous, qui voyons, avec plaisir, disparaître de la scène ce politicien retors, trop imbu des idées d'absorption et des doctrines *Munro*, trop fier dans son attitude vis-à-vis de ses voisins, trop impérieusement décisif dans des questions contestables.

Harrison est incontestablement un homme de grand mérite et l'honneur que vient de lui conférer son parti est un hommage rendu à son dévouement, à ses services, à la dignité de son administration.

Et puis, les démocrates, réunis en convention à Chicago, ont choisi Cleveland pour leur chef; la lutte va s'engager. De puissantes organisations sont disséminées dans toutes les sphères sociales, l'or coule à millions, les embaucheurs font cohortes. Qui l'emportera? Secret de demain.

Le Canada vient d'être l'objet d'un honneur signalé, dans la personne de l'un de ses plus illustres enfants. Les Home-Rulers, qui reconnaissent McCarthy pour leur chef, ont offert à M. Edward Blake, de favoriser son entrée dans le parlement britannique, en le faisant élire dans un de leurs comtés. Par ses vastes connaissances, son esprit méthodique, son intelligence supérieure, son expérience des hommes et des choses, ses habitudes de commandement, M. Blake semble tout prêt à devenir le chef de tous les home-rulers indistinctement, dans cette lutte gigantesque entreprise contre l'astuce d'Albion pour les intérêts les plus sacrés du peuple-martyr, pour le droit primordial qui lui a été octroyé par la divine Providence de se gouverner lui-même.

Les joûtes oratoires qu'il a livrées dans l'enceinte parlementaire d'Ottawa, en faveur de l'émancipation politique du pays de ses ancêtres, ont révélé son amour des libertés, ses plans nouveaux de réussite, de même qu'elles ont couvert son nom d'un éclat brillant et lui ont valu l'estime, la confiance de tout un peuple.

Les voûtes de Westminster résonneront des éclats de cette voix, toujours consacrée aux causes justes, et le Canada suivra avec orgueil les triomphes de son enfant dans la plus grande chambre du monde.

J. G. BOISSONNEAULT. ■

TRAIT DE CARACTÈRE

Est-ce égoïsme.....? Est-ce..... Mais attendons?

Ils étaient quatre : deux cousins et deux cousines—c'est la manière ordinaire de s'exprimer quand on veut être discret,—donc, ils étaient quatre ; autant de l'un comme de l'autre sexe, je tiens à le faire remarquer.

La scène se passe à la campagne, en plein juillet.

La partie de croquet est terminée, et, dans la conversation animée qui la suit on devine la lutte encore : le perdant se cramponne aux faits d'armes de la veille et jure par ceux du lendemain, tandis que les meilleures figures de rhétorique partent du vainqueur pour mieux fixer la dernière prise. Puis, les voix montant toujours, on croise le fer....., les rires volent en éclats et les rivaux se laissent choir sur un banc rustique, les jeunes filles s'empressent autour des blessés qu'elles caressent du bout de leurs éventails.

Tout à coup, passe, rapide comme l'éclair, un cheval affolé, emportant un buggy dans lequel un enfant, cramponné au siège, jette un appel désespéré. Un nuage de poussière monte et retombe, s'élève plus loin et s'abaisse encore ; bientôt, on ne voit plus qu'une forme indécise disparaissant au détour du chemin..... Et ce cri, ce cri qui déchire l'air comme une cloche tintant le glas lugubre ?

Immobiles, glacés d'épouvante, on regarde ; puis, sans trop savoir pourquoi, puisque la catastrophe est imminente, les hommes du village se mettent à courir. A la porte des maisons, croisant leurs mains nerveuses, les femmes adressent au Ciel une prière suprême.

Pâles, affaissées, nos jeunes filles murmurent : “ Mon Dieu ?..... pauvre enfant ?..... ” Les jouteurs voudraient sourire, mais les traits crispés trahissent leur émotion, et, pour cacher ce qu'on appelle une faiblesse, chez les uns, le cœur, chez d'autres,—un peu aussi pour distraire leurs partners—ces messieurs proposent une deuxième partie de croquet.

—La voiture s'est accrochée, crie quelqu'un.

—Mon Dieu !

—Tout est en miettes, ajoute une voisine. Mûs par un respect mêlé de terreur, on attend, tête baissée, le dénouement fatal ; on n'ose plus rien écouter de peur de tout entendre !

Un homme passe à la course :—Le petit n'est pas mort, dit-il. Le petit n'est pas mort, répète l'écho, et tout le monde de se réunir, d'accourir à la nouvelle.

—Mais il est blessé ? Mais il va mourir ?

—L'enfant n'a pas de mal, mes amis, interrompit le docteur qui ajouta en riant : pas de cou cassé, pas de jambe fracassée, enfin, rien à faire pour moi.

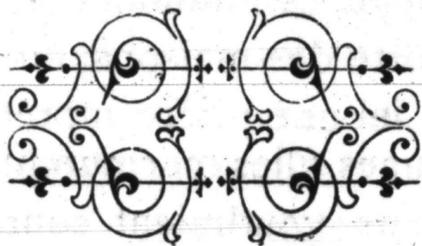
—Rien, rien ?.....

Et la foule ahurie se dispersa plus tranquille ; les jeunes gens reprurent lentement leur champ de bataille, et, sur ces fronts pâlis, il sembla passer comme un reflet maussade.

—Le petit Jean Thibault n'a pas eu la même chance, lui, l'an dernier ?..... Et, comme par vague besoin d'émotion nouvelle, à défaut d'accident nouveau, on déterra l'ancien. Puis, ce furent des regrets..... On quitta de plein gré les vallons ensoleillés pour s'embrumer sous les noirs cyprès ; las de ce calme plat du bonheur on eut voulu bivouaquer en pleine souffrance et faire éclore tout doucement, dans la *via dolorosa*, quelques fleurs de désolation.

Et, dans la grande nature, on entendait le joyeux bourdonnement des insectes dans l'air, les trilles d'oiseaux dans le lointain, et le léger bruissement des feuilles dans les grands peupliers du bocage.

GENEVIÈVE.



DIEU LE VEUT !

A MGR EDOUARD CHARLES FABRE, ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL :

Réponse de ses enfants laïques du nouveau diocèse de Salaberry de Valleyfield à la lettre d'adieu de leur vénérable père.

MONSEIGNEUR :

Naguère, en écoutant, des pleurs plein la poitrine,
 Vos si touchants adieux, votre aimable doctrine,
 Gage suprême offert de votre charité,
 Au pieds des chaires d'où nous vient la vérité,
 Il nous est souvenu de ces temps d'héroïsme,
 Où l'Europe chrétienne, abjurant l'égoïsme,
 De mourir pour sa foi faisant tout bas le vœu,
 Bravait l'Enfer jaloux, au cri de " Dieu le veut ! "
 Ces épouses en proie aux angoisses amères,
 De fils jeunes et beaux ces généreuses mères,
 Ces vierges qui voyaient partir leurs fiancés,
 Devaient sentir la mort gagner leurs seins glacés !...
 Les nobles chevaliers, en suivant l'oriflamme,
 Songeaient à ces douleurs, et leur tendre, belle âme
 Mêlait un air de deuil à l'hymne triomphant
 Que jetait aux échos le son de l'olifant.
 Dieu le veut ! Dieu le veut, c'est l'adieu magnanime
 Qu'échangeaient ces grands cœurs !

La foi qui nous anime,
 C'est la même, et, chrétiens, sachons-le bien prouver
 Lorsqu'à Dieu, père aimant, il plaît nous éprouver.
 Le jour d'épreuve a lui pour l'Eglise naissante,
 Par ma modeste voix, qui vient, reconnaissante,
 D'échapper à vos soins vous dire ses regrets,
 De son cœur partagé les scrupules discrets :
 Se sentant à la fois si triste et si joyeuse ;
 Pleurant ce qu'elle perd, de son sort glorieuse...
 Ainsi, la fiancée, au pied des saints autels,
 En sa fièvre de joie a des frissons mortels,

Entre le Bien-aimé qu'elle voit lui sourire
 Et son père chéri, qui, d'angoisse, soupire.
 Elle craint son bonheur, et son cœur anxieux
 Trouble un peu, de chagrin, l'ivresse de ses yeux !
 Mais, soudain, quand le prêtre a dit de l'hyménée
 Le but si noble et saint, la haute destinée,
 Son âme, sans faiblir, laisse échapper l'aveu
 Qui la lie à jamais, en pensant : Dieu le veut !
 Tel, en vous entendant, père aux saintes tendresses,
 De nos destins nouveaux nous dire les promesses,
 La bonté qu'eût pour nous le Pasteur des pasteurs,
 Qui choisit pour gardien l'un de ses serviteurs
 Parmi les plus aimés, à ce troupeau qu'il fonde
 Pour donner aux brebis une paix plus profonde
 En divisant la tâche entre plus de bergers ;
 Tel, mais nous rappelant les si nombreux dangers
 Dont souvent nous gara votre sollicitude,
 Gardant de vous aimer la loyale habitude,
 A vos adieux émus nous répondons : adieu !...
 Afin de suivre bien le bon plaisir de Dieu !
 L'œuvre que vous laissez si vivace et prospère,
 Un digne successeur, ô très vénéré père,
 Va, s'inspirant de vous, en hâter les progrès :
 Son dévouement du vôtre évoquera les traits ;
 Et nous reconnaitrons à l'ardeur de son zèle
 Que ce fils bien-aimé vous a pris pour modèle.
 Aussi l'aimerons-nous, de ce chef, encor plus,
 Ce pasteur vigilant ; de regrets superflus
 Défendant de gémir à notre âme attendrie,
 Dociles, nous suivrons sa houlette chérie.
 Lorsqu'il viendra, pour vous, bénir nos sanctuaires,
 Nos terres, nos foyers et nos champs mortuaires,
 Rendre "soldats du Christ" tous nos petits enfants,
 Et pour vous et pour lui nos hymnes triomphants
 Monteront vers le Dieu de la miséricorde,
 Pour qu'aux pères, aux fils, à nous tous il accorde
 D'adorer ses décrets, sans aucun désaveu,
 De le louer sans cesse, au cri de : Dieu le veut !!

J. M. AMÉDÉE DENAULT.

CRÉPUSCULE.

NOUVELLE.

Elle était triste, ce soir-là, la comtesse de Marville. Enfoncée dans son fauteuil, au coin de la cheminée, les yeux fixés sur la flamme vacillante et bleue, elle restait immobile, perdue dans ses pensées, une oppression soulevant parfois sa poitrine, la gorge serrée comme par des sanglots refoulés. Qu'avait-elle donc ? Par ce temps de neige et de bise, assise auprès du feu, dans le saison parfumée, que pouvait-il lui manquer ? Était-ce le lent crépuscule gris envahissant la chambre qui lui causait cette impression de mélancolie ? Peut-être ; car les heures où le jour agonise sont celles de la rêverie et des décevants ressouvenirs ; on remue les cendres du passé, et l'on se laisse assaillir peu à peu, dans l'ombre grandissante, par tous les regrets des joies envolées.

Oui, elle songeait. Sur le mur sombre, en face d'elle, son regard s'attachait maintenant à un point lumineux, une rondeur vernie et rougeâtre, miroitant sous le reflet dansant du foyer. Il était là, son violon, ce bel Amati qu'elle avait fait pleurer et chanter tour à tour, devant les foules enthousiasmées. Il était là, exposé comme un objet de parade, comme un vain ornement, dans son éternel silence.

Et elle-même, l'artiste acclamée, la fameuse Rosita Rosario, la superbe Espagnole, elle était cette femme vieillie et grisonnante, aux traits beaux encore, mais épaissis par l'âge, aux yeux ternis, à l'aspect banal et quelconque, et menant une vie retirée, oisive, sans but.

Evoqués ainsi, les souvenirs l'assaillirent en foule.

Elle se revoyait enfant—dix ans à peine—jouant un concerto devant le jury du Conservatoire, et décrochant son premier prix à la pointe de son archet magique. Dès lors commencèrent les tournées à travers le monde, sous la conduite de son père—sa mère étant morte depuis longtemps. Partout, dans tous les pays, elle déchaînait des applaudissements frénétiques, dès qu'elle paraissait, déjà précédée de sa réputation d'enfant prodige, et si mignonne dans sa robe courte, ses cheveux noirs flottant sur son dos, ses petites mains tenant l'instrument avec un soin presque religieux.

Elle retrouvait, au fond de sa mémoire, l'enivrement des premiers succès, les rappels sans fin, les fleurs, les cadeaux d'amis inconnus ; puis, surtout, les articles de journaux, son bonheur d'enfant à lire son nom imprimé, entouré d'épithètes flatteuses. En dépit des acclamations et des éloges, elle était restée simple, modeste, point du tout cabotine ; mais sensible, ainsi que tout véritable artiste, aux hommages rendus à son talent, elle s'excitait, se grisait des bravos et des ovations, et nerveuse, inspirée, établissait comme un courant électrique entre elle et le public.

Les années avaient passé, marquées chacune par de nouveaux triomphes. Maintenant, dans les souvenirs de la comtesse, un autre tableau succédait au précédent. Une grande salle nue, aux murs blancs, une salle d'hospice. Des rangs de chaises, les uns derrière les autres, occupés par des hommes étranges, tous vêtus du même uniforme, tous pâles, la face morte, les yeux éteints : tous aveugles. Et elle, la belle Rosita, maniait l'archet avec plus de brio, plus de virtuosité que jamais, jouant pour ces malheureux comme elle ne jouait pas pour les rois.

Une de ces fantaisies charmantes, dont elle était coutumière, en passant par cette ville de province, de donner ce régal de l'ouïe à ceux qui étaient privés des joies de la vue. Mais elle avait posé cette condition que, hors elle et son accompagnateur, aucun "voyant" ne serait admis dans la salle ; elle mettait sa coquetterie à n'être point regardée, à se faire entendre uniquement pour le plaisir des aveugles. Tandis que se succédaient les plus beaux morceaux de son répertoire, ces pauvres figures blanches s'éclairaient de béatitude, dans un recueillement silencieux.

Tout-à-coup, la jeune fille tressaillit et faillit s'arrêter court. Là, dans un coin, non loin de l'estrade, deux prunelles, bien vivantes, se fixaient sur elle, dans une ardente contemplation. Aussitôt elle reconnut ces cheveux châtain, ces yeux bleus, cette moustache effilée et soyeuse. Elle avait vu souvent ce jeune homme assistant à ses concerts, applaudissant à tout rompre, et sans doute, elle avait dû recevoir de lui plus d'un bouquet anonyme. Elle ignorait son nom, mais elle l'avait rencontré la veille, et le savait en séjour dans le pays. De quel droit s'était-il introduit à l'hospice, en recourant à la fraude, en revêtant l'uniforme des pensionnaires ?

Son bel entrain était tombé. Elle jouait machinalement, lançant à l'intrus de foudroyants regards.

Pendant l'entr'acte, elle se retira dans le petit salon voisin et donna l'ordre à un domestique de faire immédiatement sortir ce monsieur. Au

même instant " ce monsieur " parut dans le cadre de la porte, très ému, un peu gauche dans son uniforme de contrebande.

Elle se tourna vers lui, superbe d'indignation, les joues roses, les yeux étincelants, ouvrant déjà ses lèvres rouges pour l'accabler de reproches.

Mais lui, confus, balbutia :

—Mademoiselle, pardonnez-moi...vous m'avez reconnu, vous savez que je suis un de vos plus fervents admirateurs...Quand j'ai appris que vous seriez ici aujourd'hui, je n'ai pu résister...j'ai enfreint la consigne... j'ai eu tort, et je suis...

Il avait l'air si contrit, qu'elle l'interrompit par un éclat de rire, et, désarmée, lui tendant la main :

—Il faut bien vous pardonner pour cette fois, dit-elle...Allons, votre seule punition sera de rester jusqu'au bout.

Ne pouvant croire à tant de bonheur, le jeune homme se confondit en remerciements, et regagna sa place, après avoir, à son tour, conféré avec le domestique.

A la fin de la séance, celui-ci s'approcha de Rosita et lui remit une splendide corbeille de roses. Sur la carte qui s'y trouvait piquée, elle lut ces mots : " Le comte de Marville prie Mademoiselle Rosario d'accepter ce faible témoignage de son repentir et de sa reconnaissance."

Depuis, elle le revit souvent. Ils se retrouvèrent à Paris, puis à Nice, en hiver. Ils se rencontraient presque chaque jour à la promenade. Le père de Rosita encourageait le jeune homme, liait volontiers conversation avec lui, l'invitait parfois à quelque excursion en mer.

A mesure qu'ils faisaient plus ample connaissance, l'amour mutuel des deux jeunes gens allait croissant, et un beau jour Rosita se trouva fiancée au comte de Marville. Le mariage se fit bientôt après.

L'artiste s'était engagée envers son mari à ne plus jouer en public. Elle avait promis cela légèrement, avec l'insouciance de son âge, ne pensant qu'au bonheur d'être la femme de celui qu'elle aimait, et, faut-il le dire ? au plaisir d'être grande dame et d'habiter Paris. Mais, les premières semaines passées, quel vide dans son existence ! Elle ne travaillait plus. A quoi bon ? puisque jamais plus elle ne donnerait de concerts. Était-ce possible ? Quoi ! c'était fini des applaudissements, fini des fleurs et des sourires ? Aucun journal ne parlerait plus d'elle, on l'oublierait.

" Eh ! qu'importe ! se dit-elle d'abord ; on ne saurait avoir tous les bonheurs ensemble. J'aime mon mari ; il m'aime. Me faut-il autre chose ? "

Mais elle ne put se payer longtemps de ce raisonnement. La passion

n'est pas éternelle. Quand son grand amour se fut calmé, elle devint plus clairvoyante, et, dès lors, à chaque pas, elle trouva une déception. Elle comprit combien la nature du comte différait de la sienne, combien l'influence de leurs éducations, diamétralement opposées, se faisait sentir. Ils n'avaient pas une idée, pas une opinion commune. La spontanéité, les enthousiasmes de l'artiste faisaient hausser les épaules au mondain blasé. Un jour qu'elle laissa deviner sa tristesse, il faillit s'emporter ; c'était insensé de regretter cette vie de bohème ! De quoi se plaignait-elle ? N'avait-elle pas tout ce qu'il faut pour être heureuse ? N'était-elle pas la comtesse de Marville ?

Elle ne répondit pas. Qu'eût-elle pu dire ? Elle devait tenir sa promesse, supporter le poids des chaînes qu'elle-même avait rivées, et qu'il n'était pas en son pouvoir de briser. Mais elle se rendit compte alors de l'immense sacrifice qui s'était accompli.

Ce qui fut peut-être son plus grand supplice, ce fut l'ennui, l'ennui mortel qui la suivait partout. Ses journées se traînaient, interminables. Pour les remplir, elle se fatiguait à battre le pavé, à courir les magasins, elle achetait des choses dont elle n'avait nulle envie ; elle allait au Bois, baillant au fond de son landau, se demandant comment faisaient les autres femmes pour s'accommoder de cette éternelle oisiveté.

Pourtant sa beauté faisait retourner toutes les têtes sur son passage. De bouche en bouche courait son nom — ses noms : et celui de Rosita Rosario excitait certes un intérêt bien plus vif que celui de comtesse de Marville, si noble qu'il fût. On la suivait des yeux, tandis qu'elle passait indifférente, se souciant à peine de ces succès mondains. Elle avait connu d'autres triomphes, et ceux-là jamais elle ne les retrouverait.

Pour lui complaire, son mari prit une loge à l'Opéra.

La première fois qu'ils y allèrent, leur entrée fit sensation. La jeune femme était joyeuse et animée, ce soir-là, heureuse de sortir, de se distraire, et surtout d'entendre la musique. Mais quand éclata, après le grand air du ténor, ce bruit de mains gantées frappant l'une contre l'autre, ce bruit de grêle que font les applaudissements, et qu'elle connaissait si bien, elle se sentit remuée jusqu'au fond du cœur. Les sanglots l'étouffèrent ; elle dut se retirer dans le salon de la loge, où le comte, effaré, s'efforça de la consoler, sans comprendre au juste pourquoi elle pleurait.

Plusieurs fois, elle dut lutter ainsi contre les larmes : puis l'habitude vint elle resta impassible désormais. Mais longtemps elle ne put tirer son violon de l'étui, sans avoir un accès de désespoir.

Elle eut un autre chagrin encore, d'amour-propre, celui-là. Les grandes

familles que fréquentait son mari ne voulurent pas la recevoir, parce qu'elle n'était pas *née*, et surtout, parce qu'elle avait été artiste.

Peu à peu, cependant, sa distinction, son air de reine et sa beauté aidant, les portes fermées jusqu'alors s'ouvrirent devant elle, et deux ou trois ans après son mariage, elle devient vraiment la comtesse de Marville, occupant la situation qui convenait à son rang, éveillant autour d'elle la plus vive sympathie.

La vie coula ainsi, pendant des années, sans secousse et sans malheur, dans une poignante monotonie. Une fois passée la première nostalgie du public, elle se reprit de passion pour son violon, et souvent elle jouait des heures entières, oubliant tout, se croyant revenue aux beaux jours d'autrefois, aux jours de liberté, de fantaisie et de gloire. Puis, quelque visiteuse arrivait, ou son mari survenait, l'air contrarié de la surprendre ainsi, et elle retombait du haut de son rêve dans la morne et banale réalité.

Alors un immense découragement s'emparait d'elle. Pendant des semaines, elle laissait dormir l'Amati. Ses doigts, peu à peu, perdaient leur souplesse, raidis aussi par l'âge qui venait, et quand, d'aventure, elle reprenait l'archet, elle s'arrêtait, comme devant une difficulté insurmontable, aux passages de virtuosité dont elle triomphait naguère avec tant d'aisance et de crânerie, et de longues larmes silencieuses roulaient sur son visage.

Un jour vint où il fallut dire adieu à jamais à l'art adoré. La comtesse, passant d'une chambre dans l'autre, glissa sur le parquet, et fit, sur le seuil de son salon, une de ces chûtes maladroites, que l'on ne comprend pas soi-même. Elle se releva, le poignet droit cassé ; et ce fut l'énergant, l'interminable traitement, l'immobilité rigide dans l'appareil de plâtre. Puis, lorsqu'elle en fut enfin délivrée, la main, d'une blancheur inerte et morte, refusa longtemps tout service, inhabile et raide comme un membre postiche.

C'en était fait. Rosita Rosario était morte, morte avec son merveilleux talent. Il ne restait qu'une pauvre femme, invalide et vieille—une de celles, il est vrai, que le monde encense et envie, parce qu'elles sont riches et nobles. Mais elle pensait, maintenant qu'après la longue incompatibilité d'humeur, l'amour s'était éteint chez elle comme chez son mari, pour faire place à une tranquille et mutuelle indifférence, elle pensait à la destinée qui eût été la sienne, si elle n'avait pas rencontré sur son chemin le comte de Marville. Quelle vie de fièvre artistique, de liberté, d'enthousiasme ! Quelle marche triomphale à travers le monde !

...L'obscurité était complète, à présent, dans le petit salon. Le feu

éteint, le violon rentré dans l'ombre, il faisait noir autour d'elle, noir comme dans une tombe.

La comtesse soupira.

—Allons, dit-elle à mi-voix, ce qui est fait est fait. Il n'y a pas à revenir sur le passé... Et puis, si j'étais restée artiste, ne serais-je pas aujourd'hui aussi sur le déclin ? Je me suis retirée en pleine gloire ; cela valait mieux.

Pourtant, elle se leva, prit à tâton un flambeau sur la cheminée, fit de la lumière, et se dirigea vers un meuble en bois de rose, aux mille tiroirs.

Elle contempla un instant quelques fleurs desséchées, reste de ses derniers bouquets ; puis elle prit des journaux, encore des journaux, de toutes langues, de tous pays. A la clarté tremblante de la bougie, elle resta là, longtemps, absorbée dans sa lecture, le teint animé, le cœur battant plus fort. Elle trouvait tout de suite, sur chaque feuille jaunie, l'endroit où l'on parlait d'elle ; elle relisait plusieurs fois les mêmes passages, s'y arrêtant avec bonheur, comme ceux qui parcourent, après de longues années, un chemin connu, et s'attardent à chaque arbre, à chaque tournant, pour y évoquer un souvenir de jeunesse et d'amour.

Lorsqu'elle eût fait défiler un à un, dans son esprit, tous ses triomphes passés, elle demeura pensive, la tête courbée, les yeux fixes et pleins de larmes.

Et lentement, presque avec solennité :

—Je ne dois pas me plaindre, murmura-t-elle. Je suis malheureuse... c'est ma faute ! J'appartenais à l'art ; je m'étais donnée tout entière ; pourquoi me suis-je reprise ?.. L'art est un maître inflexible, je le savais. J'ai déserté... il s'est vengé, et moi, j'expie.

JEAN RIVAL.



L'AMOUR *

J'avais maudit l'amour. C'est l'éternelle histoire.
 La colère fumante aveugle la raison.
 On croyait tout ; ensuite on ne veut plus rien croire,
 Et l'on doute de Dieu pour une trahison.

Seul avec cet émoi des veilles angoissées,
 Je m'étais assoupi, la tête dans mes mains :
 Des apparitions se sont soudain dressées,
 Et j'ai vu défiler tous les amours humains.

Depuis les premiers temps, la jeunesse du monde,
 Innombrables, pressés sous l'infini des cieux,
 Des couples s'en venaient, multitude profonde,
 Tous s'étreignant les mains et se cherchant les yeux.

Laissant, tous à la fois, leur tragique demeure,
 Ils avaient soulevé le sépulcre dormant ;
 Sous l'éternité vaste ils savouraient cette heure,
 Et tous se regardaient, émus pareillement !

Et je reconnaissais les amantes bibliques
 A qui le ciel permit l'angoisse du bonheur,
 Et Rebecca levait ses yeux mélancoliques
 Pour rencontrer encor les yeux de son seigneur.

Auprès de Salomon joyeux, la *Bien-Aimée*,
 Dont le divin *Cantique* a traversé les temps,
 La *Bien-Aimée* heureuse, enivrante, pâmée,
 Laisait battre son cœur sous ses seins palpitants.

Et tous ces morts, sortis des ombres éternelles,
 Tous ces morts, revêtus de leur chair pour un jour,
 Les yeux extasiés, des larmes aux prunelles,
 Criaient, tous à la fois : " Nous bénissons l'amour ! "

*Extrait d'avance du prochain volume de M. Fuster : *Le Cœur*.

Sapho, Phèdre, Hermione, Ariane blessée
 Oubliant ses soupirs et ses mortels frissons,
 Toutes en recouvrant la vie et la pensée,
 Toutes criaient ensemble : " Oui, nous le bénissons ! "

Et les Grecs, les Troyens, qui, dans ce sombre drame
 Dont la clameur persiste à travers l'infini,
 Sous les murs d'Ilion sont morts pour une femme,
 Criaient en s'avancant : " Que l'amour soit béni ! "

" Que l'amour soit béni ! " disait Chloé tremblante,
 Souriant à Daphnis et lui tendant les bras ;
 Et l'amour remontait à sa bouche brûlante
 Que cette éternité de nuit n'apaisa pas.

" Oh ! l'amour ! " soupirait Psyché, tout oppressée ;
 Baucis et Philémon souriaient tendrement ;
 Et la blanche Gyptis, la vierge de Phocée,
 Tendait encor sa coupe aux lèvres de l'amant.

Antoine et Cléopâtre, Abélard, Héloïse,
 Chimène idolâtrant le Cid Campéador,
 Retrouvaient cette ardeur qui les immortalise
 Et, songeant à l'amour, en frémissaient encor.

Dante pleurait ; et ceux que sa grande âme crée,
 Paolo, Francesca, criaient en s'enlaçant :
 " Il n'est qu'un seul bonheur et qu'une chose vraie !
 " Pour une heure d'amour prenez-moi tout mon sang ! "

Et celles que trompa Don Juan, que Lovelace
 Fit pleurer et souffrir, et se tuer enfin,
 Celles-là répétaient, d'une voix jamais lasse :
 " Nous avons soif d'amour et nous en avons faim ! "

Et Merlin, l'enchanteur, adorait Viviane ;
 Et Faust, et Marguerite erraient dans le jardin ;
 Et toujours, grossissant l'immense caravane,
 Un couple, aux yeux mouillés, m'apparaissait soudain.

Roméo, tout tremblant aux pieds de Juliette,
 Lui répétait encor ces mots délicieux :

“ Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette ! ”
Et Manon frissonnait aux bras de Desgrieux.

Le Prince, avec un air de tendresse infinie,
Eveillait d'un baiser la Belle au Bois dormant ;
Et je voyais pâlir Paul avec Virginie
Dans l'abandon suave et l'embarras charmant.

Dona Sol, soulevant sa chevelure blonde,
Admirait Hernani, beau comme un jeune dieu ;
Elle oubliait le cor tragique, tout au monde,
Et son âme chantait sur ses lèvres de feu.

Cosette et Marius épuisaient les ivresses ;
Sylvie et Zanetto s'étreignaient à leur tour ;
Et, dans ce grand baiser des amants aux maîtresses,
Eperdus, ils criaient : “ Nous bénissons l'amour ! ”

Et, derrière eux, la foule obscure, énorme, ardente,
De tous ceux que l'amour vers l'amour dirigea,
Comme font les heureux au *Paradis* du Dante,
Dans les chants et l'extase apparaissait déjà.

Tous ces êtres, portant une douleur sincère,
Avaient souffert, crié, douté, maudit, un jour,
Tous avaient partagé l'éternelle misère,
Tous me criaient de loin : “ Nous bénissons l'amour ! ”

Dans cette immensité radieuse et sonore
Pâlissait la lumière au froid d'un vent subtil,
Et tout s'était éteint, que j'entendais encore :
“ Béni soit-il ! Béni soit-il ! Béni soit-il ! ”

Le frisson matinal m'a tiré de mon rêve ;
Après toutes ces voix dont il ne restait rien,
Pâle, me rappelant combien la vie est brève,
J'ai crié : “ De l'amour ! ” — et vu venir le tien.

CHARLES FUSTER.

TABLETTES DU SAVOIR

Je rends au public ce qu'il m'a prêté.
LA BRUYÈRE.

Autour des rapides de Lachine :—Vis-à-vis le village de Lachine on aperçoit celui de Caughnawaga. C'est là que se trouvent les débris de l'ancienne tribu iroquoise, autrefois si puissante et si terrible. Les Indiens de Caughnawaga ne s'occupent nullement de l'agriculture, et préfèrent la vie aventureuse des *voyageurs*.

Sur le chemin de Lachine se voyait l'ancienne résidence de Robert de la Salle, le découvreur des bouches du Mississippi. Le découvreur français, quelque temps après son arrivée au Canada, acquit du séminaire St Sulpice la concession d'un terrain à Lachine, sur lequel il fit élever une habitation devant servir à la fois de manoir seigneurial, de poste de commerce et de fort, et cette construction est bien peu connue. Elle était bâtie sur le bord du chemin, à un mille des Rapides, un peu au-dessus de l'endroit où se trouve le canal qui alimente l'aqueduc de Montréal. Elle était en pierre, à un seul étage, longue de soixante pieds et large de trente. Les murs étaient percés de meurtrières. L'antique manoir n'est disparu que depuis quelques années, on peut encore reconnaître l'endroit où il s'élevait.

Dans les premiers jours de la colonie les tribus indiennes venaient y faire la traite des pelleteries.

La maison de La Salle était le point de départ des voyageurs de l'Ouest et devint plus tard le *Poste du Roi*.

La Salle conserva son domaine primitif, quatre cent vingt arpents de terre, ce qui constitue aujourd'hui la propriété Fraser, et deux autres lots formant une superficie de deux cents arpents, qui furent divisés, en 1835, entre les fermiers voisins.

Pour se protéger contre les invasions des sauvages, La Salle y fit élever un mur de circonvallation, long de huit arpents et haut de douze pieds. En dedans de ce mur il planta un verger, dont on voyait encore des vestiges en 1859.

* * *

Le Chateau de Ramsay.—La bâtisse située à l'encoignure de la rue Notre-Dame et de la Place Jacques-Cartier est une relique des premiers temps de Montréal. Elle fut construite en 1704 par M. le Chevalier de Ramsay (ou Ramezay), père de l'officier qui céda Québec, après la victoire de Wolfe. De Ramsay fut un des gouverneurs de Montréal, et la bâtisse en question était son château ; elle se trouvait dans un des endroits occupés par l'aristocratie, et près des résidences du marquis de Vaudreuil, du comte de Beaujeu, du comte d'Eschambault et autres nobles.

Lors de la révolution américaine, le général Wooster avait ses quartiers généraux dans cet édifice, et quelque temps après, le général Benedict Arnold l'occupa et y résida, dans l'hiver de 1776.

Les gouverneurs anglais occupèrent aussi l'ancien château jusqu'au temps de Lord Elgin.

Le gouvernement de Québec en a, depuis, pris possession pour l'Université Laval. Cette construction existe depuis 188 ans.

* * *

L'Eglise Notre-Dame :—Cette église, d'architecture gothique, a une longueur de 255 pieds, une largeur de 132 pieds et peut contenir 10,000 personnes. Elle est décorée avec la plus grande magnificence, est éclairée à la lumière électrique ; elle est visitée chaque année par des milliers d'étrangers.

Elle a deux tours dont la hauteur, à partir du sol, est de 220 pieds, et du haut de ces tours l'œil embrasse toute la ville et contemple un des plus imposants spectacles dont puisse jouir l'admirateur de la grande nature.

Dans une des tours se trouve la plus grosse cloche de l'Amérique, connue sous le nom de *Gros Bourdon*, baptisée Jean Baptiste, et pesant 29.400 livres.

Notre-Dame possède 10 autres cloches dont une pèse 6.401 livres, et une autre 3.633, baptisées Marie-Victoria et Edouard-Albert-Louis.

Cette église occupe le même site que celle construite en 1672 et fut érigée en 1824.

J. A. C.



GERBES DE MODÈLES.

N. D. R.—L'on a souvent dit et répété, parmi les connaisseurs et les juges compétents en la matière, que le véritable succès de M. Louis Fréchette, notre poète lauréat, c'est l'ode et son lyrisme. Telle est aussi l'humble opinion du GLANEUR : à l'appui de laquelle il place aujourd'hui dans ses GERBES DE MODÈLES un magnifique morceau du genre, qu'animent un véritable souffle chrétien et la plus suave poésie. Il y a plus de trente ans déjà que l'hymne "Alleluia" s'est échappée de la lyre, encore toute fraîche, du poète : elle n'en garde pas moins aujourd'hui sa saveur première. Qu'on lise.

ALLELUIA.

Resurrexit sicut dixit, alleluia !

I.

Satan vient de s'enfuir au fond des noirs abîmes ;
L'immense sacrifice est enfin achevé :
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes.....
Et le monde est sauvé !

Une hymne a retenti sous les sacrés portiques,
Et les échos du ciel ont redit les cantiques
Que les anges chantaient sur leurs lyres de feu.
Des brûlants Séraphins les augustes phalanges,
Les Trônes étonnés, les sublimes Archanges
Chantent le triomphe d'un Dieu !

Chantez, anges des cieus, et dans votre allégresse
Entonnez tous en chœur votre chant le plus beau ;
Celui pour qui le ciel était dans la tristesse
Est sorti du tombeau !

L'Univers tout Entier frémissait d'épouvante :
Le Christ était mourant. Dans sa rage sanglante
De vinaigre et de fiel un monstre l'abreuva,
Mais deux soleils à peine ont passé sur sa tombe
Que l'Homme-Dieu s'élança, ainsi qu'une colombe,
Vers le palais de Jéhova.

Rugissant de courroux dans sa demeure immonde,
 Lucifer sur son trône a tremblé de terreur,
 Et la mort jusqu'ici la maîtresse du monde
 A trouvé son vainqueur.

II.

Pendant que de la nuit les profondes ténèbres
 Couvraient le Golgotha de leurs voiles funèbres,
 Une immense clarté dans les ombres a lui.
 Le Christ sort du tombeau tout rayonnant de gloire.
 Tremblants, épouvantés, les gardes du Prétoire
 Tombent foudroyés devant lui.

Il vit ! et du tombeau secouant la poussière,
 Tout brillant de splendeur il éblouit les yeux.
 Puis soudain dans les flots d'éclatante lumière
 On voit s'ouvrir les cieux !

Alors trois escadrons des célestes armées,
 Chantant et secouant leurs ailes enflammées
 Au devant de leur roi dirigent leur essor,
 Et de blonds Chérubins aux vêtements de neige
 D'un vol harmonieux précèdent le cortège,
 Portés sur leurs six ailes d'or !

Bientôt le front caché sous ces ailes brûlantes,
 Ils adorent le fils du monarque éternel,
 Et sur ses pas divins leurs cohortes brillantes
 Remontent vers le ciel.

Comme ces globes d'or qui de leur blanche reine
 Suivent pendant la nuit la course aérienne,
 Tous ces princes du ciel suivent le roi des rois ;
 Leurs mains laissent tomber des roses immortelles ;
 Ils chantent et soudain les harpes éternelles
 Frémissent d'amour sous leurs doigts :

III.

“ Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !
 “ Chantez avec les cieux l'éternel hosanna !

“ Car Dieu vient d’opposer le pardon du Calvaire
 “ Aux foudres du Sina !

“ Sion ! ferme à jamais tes augustes portiques !
 “ N’éveille plus l’écho de tes lambris dorés !
 “ Plus d’agneaux égorgés dans tes parvis antiques,
 “ Sur tes autels sacrés !

“ Eteins tes encensoirs dont la flamme odorante
 “ Roule en flots de parfums, se ranime ou s’endort
 “ Plus de fêtes le soir à la lueur mourante
 “ De tes sept lampes d’or !

“ Ne verse plus à flots le nard et le dictame,
 “ N’embaume plus les airs du parfum le plus pur,
 “ Ne brûle plus l’encens, la myrrhe et le cinname
 “ Dans tes urnes d’azur !

“ Suspendez vos accords, ô bardes de Solyme :
 “ Les harpes d’Israël ont horreur de vos mains
 “ Qui viennent d’immoler une auguste victime,
 “ Le Sauveur des humains.

“ Malheur à toi, Sion ! malheur aux déicides !
 “ Bientôt tes ennemis cerneront tes remparts ;
 “ Sur toi des légions de soldats intrépides
 “ Fondront de toutes parts.

“ A son banquet ton Dieu t’appela la première,
 “ Mais, ingrate Sion, tu fus sourde à sa voix ;
 “ Et voilà que son bras a réduit en poussière
 “ Le sceptre de tes rois.

“ Il a lancé sur toi ses foudres vengeresses :
 “ Ton temple, tes autels sont détruits pour toujours ;
 “ Il a frappé du pied tes hautes forteresses,
 “ Tes orgueilleuses tours !

“ Quitte, Galiléen, ta retraite profonde ;
 “ Va par tout l’Univers faire entendre ta voix
 “ Et, timide pêcheur, va conquérir le monde :
 “ Ton arme c’est la croix !

" Et vous qu'à son banquet le Tout-Puissant convie,
 " O race des Gentils, ô fortunés mortels !
 " A Celui dont la mort vous a donné la vie
 " Elevez des autels.

" Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !
 " Chantez avec les cieux l'éternel hosanna !
 " Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire
 " Aux foudres du Sina !"

IV.

Leurs voix roulaient encor dans les champs de l'espace
 Et leur brillant essaim, comme un astre qui passe,
 S'élançait par delà tous les mondes ravis.
 Les cieux ont entendu leurs hymnes solennelles,
 Et les demeures éternelles
 Inclinent devant eux leurs augustes parvis.

V.

Fleuves, ruisseaux, fontaines,
 Filtrant sous le gazon,
 Forêts, immenses plaines !
 Montagnes dont les chaînes
 Dentellent l'horizon !

Vagues, flots de la grève,
 Ecume du torrent,
 Rameaux bouillants de sève,
 Que la brise soulève
 De son souffle odorant !

Murmure du rivage
 Où s'endort le flot bleu,
 Foudres qui dans l'orage
 Déchirez le nuage
 Par un sillon de feu !

Des forêts murmurantes
 Orchestre aux mille voix,
 Ouragans et tourmentes,

Cascades écumantes
Grondant au fond des bois !

Brillant concert des mondes,
Rochers silencieux,
Immensité des ondes,
Et vous, grottes profondes,
Chantez le roi des cieux !

Chantez le roi des cieux, sur votre lyre immense !
Chantez le roi des cieux dans un commun transport !
Il est ressuscité !..... Pour chanter sa puissance
Unissez de vos voix le grandiose accord !

Chantez, bardes des cieux, sur vos lyres sublimes !
Car le jour du Seigneur est enfin arrivé !
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes,
Et le monde est sauvé !

LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE.

Avril, 1859.



CUEILLETES A TRAVERS LES JOURNAUX ET REVUES

LE COIN DU FEU

Le Coin du feu s'est chargé de faire connaître aux Belges que leur littérature n'est inférieure à aucune autre. C'est cette tâche ingrate que les jeunes ont entrepris en fondant le *Glaneur*. " Les rédacteurs du *Coin du feu* sont extrêmement jeunes, nous écrit M. Detry, directeur de cette intéressante revue. L'aîné n'a guère que 23 ans ! Nous sommes jeunes, et c'est sans doute ce qui explique la témérité dont nous avons fait montre en entreprenant une œuvre où tant d'autres ont échoué ; " montrer à nos compatriotes belges qu'il sont Belges, qu'ils ne doivent point avoir honte de leur nationalité, qu'ils ont quantité de grands compatriotes et avant tout une littérature qui n'est pas à dédaigner et qui n'est guère connue pourtant, sinon à l'étranger ! " Nous aimons à tirer de l'oubli nos maîtres en littérature nationale ; nous nous plaisons à leur rendre les hommages qui leur sont dus et à leur procurer ceux de la postérité nationale. En cela nous différons complètement de certains novateurs qui, chez nous, pour se tailler le chemin de la popularité, commencent par ridiculiser leurs maîtres, détruire leur crédit pour établir à leur place..... des produits de leur haineuse et jalouse école, avide, avant tout, de succès, fût-ce au prix du bon sens, et du respect dû à nos héros ! Nos voix pourraient-elles trouver un écho là-bas, par delà les mers."

Le prix de l'abonnement au *Coin du feu*, pour le Canada, n'est que de de 2.75 fr. On peut s'adresser au directeur, M. A. Detry, 25, rue Neuve, Verviers, Belgique.

* * *

Les Forestiers Catholiques de la cité de Montréal, qui sont déjà en fort respectable nombre, ont voulu, par un monument durable, perpétuer le souvenir de la solennelle visite à eux faite par leurs frères des Etats-Unis, à l'occasion de la convention annuelle, dont le *GLANEUR* a marqué ailleurs quelques détails.

Ils ont donc fait éditer un magnifique journal, numéro unique, sous ce titre de circonstance : " C. O. F. Montréal, Souvenir, 1892." C'est un album splendidement réussi, des plus belles et pittoresques vues de Montréal et des environs, avec notices historiques, très complètes, à l'appui. On y trouve en plus les portraits de tous les premiers dignitaires de l'Ordre, l'an passé, et ceux de tous les Chefs Rangers (présidents) des nombreuses Cours canadiennes-françaises. Deux autres portraits intéressants sont ceux du fondateur de l'Ordre, M. Scanlan, et de celui qui

l'établit et le popularisa au Canada, notre compatriote M. Blouin, sans parler des portraits de Jacques Cartier et de Paul Chaumede de Maisonneuve, ceux de S. S. Léon XIII, de N.N. S.S. le cardinal Taschereau, archevêque de Québec, Fabre, archevêque de Montréal, et Feehan, archevêque de Chicago, grand chapelain de l'Ordre des Forestiers Catholiques.

Entremêlé à la littérature anglaise, qui remplit la majeure partie de ce journal—compliment aux visiteurs américains, en grande majorité parlant anglais—se trouve un peu de littérature française. Nous y avons relevé, avec honneur et plaisir, un sonnet signé par notre collaborateur Frid-Olin. Le GLANEUR ne saurait manquer de s'accaparer ce bien de famille, en le réimprimant ici :

FRATERNITÉ

Hommage à l'Association des Forestiers Catholiques.

Que les hommes sont forts, qui s'entr'aident en frères
 A supporter la vie, à lutter pour le bien,
 Et, domptant par la foi tous les destins contraires,
 S'offrent, sous l'œil de Dieu, le plus constant soutien !

Qu'il est beau, méprisant les jaloux téméraires,
 Le regard sur le Christ, le cœur ferme, en chrétien,
 De dépenser son âme à guérir des misères,
 Et les biens d'ici-bas pour charitable fin !

Vous l'avez bien compris ce sublime devoir
 D'être unis en la Foi, la Charité, l'Espoir ;
 C'est votre gloire, à vous, " Forestiers Catholiques ? "

Votre fraternité, son but si noble et grand
 Méritent de partout des louanges publiques ;
 Le Canada français, à son tour, vous les rend !

—Sans aucun doute, chacun des délégués à la grande convention " Forestière " de Montréal, en 1892, conservera précieusement ce journal comme un digne et cher souvenir.

La Cour Brébœuf, de Montréal, qui a pris l'initiative de cette publication, en a fait adresser à notre saint père le pape Léon XIII un exemplaire relié avec le plus grand luxe, et ce, dans le même temps que la convention réunie votait à l'unanimité et envoyait par cablegramme au vénérable pontife de Rome l'acte de son entière soumission, avec ses compliments et ses vœux. Cette double démarche aura dû être très sensible au cœur du saint vieillard.

A son avènement, la revue des jeunes, notre modeste *Glaneur*, a été chaleureusement accueillie par la grande presse montréalaise. Les principaux organes lui ont fait sourire, ceux du moins pour qui littérature et idéal ne sont pas encore de vains mots, qui ne sont pas déjà aveuglés par les reflets dorés et l'exclusivisme de notre moderne et positif mercantilisme. La *Patrie*, le *Monde*, le *Monde-Illustré* ont eu un bon mot, un heureux souhait à notre adresse. Mais le meilleur augure, dans le genre, dont le *Glaneur* se réjouisse, c'est la cordiale bienvenue que lui ont faite les deux plus vieux champions de la presse canadienne-française : le *Canadien* et la *Minerve*. Celle-ci surtout s'est montrée charmante, jusqu'à reproduire intégralement le sommaire de notre première livraison, avec commentaires flatteurs en leur brièveté même.

Nous aimons à croire que ses sages conseils, et encore mieux son exemple, consacré par une existence de soixante ans et plus, nous aideront à acquérir l'expérience dont le GLANEUR manque à ses débuts—ce qui est naturel et ne nous trompe point du reste—mais ce qui a permis à la galante déesse de risquer à notre adresse une gentille boutade, dont nous la remercions, en toute sincérité.

“Cet organe des “jeunes”, dit-elle, est tout plein de vigueur, de vie, et même de cette charmante inexpérience qui marque les débuts du talent. Il intéressera tous ses lecteurs, même les vieux.”

De son côté, le *Canadien* commence ainsi l'entrefilet où il s'occupe de nous :

“Nous accusons réception du GLANEUR, revue bi-mensuelle. Il porte fort bien son nom. C'est pour les jeunes un recueil littéraire très utile et très intéressant.”

Merci de leurs attentions à nos vieux et respectés confrères. Dans la latitude d'une fraternelle liberté, puissions-nous rester dignes de leurs sympathies ! Nous estimerions cela un gage de succès.

PASSIM.



GLANURES D'ÉCHOS ET RUMEURS.

L'année 1892 va compter, à ce qu'il paraît, dans l'évolution de la littérature canadienne, si l'on en juge par les nouveautés en librairie, qui vont se multipliant. Nous avons eu d'abord les "Fleurs de Printemps" de Mde Duval-Thibault et les "Voix Intimes" de M. J. B. Caouette! LE GLANEUR s'en occupera bientôt. Déjà nous avons annoncé, aussi, les "Tendres Choses" du Dr Chevrier, qui nous arrivent. Maintenant, on parle encore de la prochaine apparition d'un roman canadien, par un jeune auteur, M. Aug. Fortier, grand récit d'imagination, qui s'intitulerait "*Fort à fort*"; M. le Dr Dyck, l'alerte écrivain de Château-Richer, près Québec, serait à nous préparer un volume, troussé à sa magistrale façon, pour la vulgarisation de l'usage des vins en notre pays, sous le titre "*A travers les vignes*," et le charmant poète des "Feuilles d'érable," M. William Chapman, compilerait aussi, pour l'automne, un nouveau recueil de ses poésies, sous cette rubrique qui promet: "Gerbe et Javelle."

Les jours d'abondance vont luire. Sachons attendre.

* * *

Dans la pièce "Fantaisie" de la première livraison, au lieu de "hochet des vents brumeux" lire: "hochet des vents brameurs."

* * *

— Dès son prochain numéro, troisième livraison, LE GLANEUR entend compléter son sommaire habituel, en commençant la publication régulière d'un roman en feuilleton. Nous sommes sûrs de rencontrer ainsi le légitime désir de plusieurs lecteurs et d'un bon nombre de lectrices.

Et cela d'autant mieux que nous allons inaugurer d'une façon princière cette nouvelle partie de notre programme, c'est-à-dire avec un régal de roi. Cela consistera en *un roman inédit*, écrit spécialement pour LE GLANEUR par une très-fine plume française, tout en jeune main qu'elle soit, et qui va faire désormais partie de notre collaboration régulière. Sans en dire plus, nous nommons seulement JEAN RIVAL, bien assurés que nous sommes que tous ceux-là auront grand' hâte de savourer son *premier roman*, qui se seront donné la peine de lire sa délicieuse nouvelle: *Crépuscule*, publiée dans cette livraison-ci.

On trouvera en cette histoire, fort bien conduite, ce qu'on rencontre rarement aujourd'hui dans les ouvrages d'imagination, une savante intrigue enguirlandée des charmes d'un style magique. A la troisième livraison, donc, les premières pages de "Le Crime des Bruyères," par Jean Rival.

Il s'est accompli, à l'église Notre-Dame de Montréal, le 5 juin courant, une cérémonie très-belle en elle-même, mais qui a été de plus, comme disait un de nos confrères, l'apothéose de l'une de nos plus vénérables reliques historiques.

Monseigneur l'archevêque de Montréal a béni solennellement un crucifix géant, de quarante-cinq pieds de hauteur, lequel, après avoir passé cent ans dans l'ancienne église paroissiale de Ville-Marie, depuis 1672, près d'autant dans celle-ci, vient d'être fixé sur le toit de la basilique actuelle, d'où on l'aperçoit au loin.

* * *

On annonce des mariages à la mode pour l'ouverture de la saison d'été, et spécialement un qui nous intéresse plus et qu'il nous fait grand plaisir d'enregistrer. Notre jeune confrère M. Lionel Dansereau qui dirige la rédaction du journal le *Samedi* de Montréal, serait sur le point de s'embarquer pour traverser le lac d'azur de l'hyménée. Bon voyage !

* * *

A côté de l'amour rose, la tristesse sombre ; à grand' peine le premier fait-il éclore autant de frais berceaux que la seconde ne nous montre de tombes béantes. Les dernières qui se soient creusées sous les pas des jeunes sont celles de nos excellents amis MM. Téléphore Racicot, E. E. D. et Hector Labelle, de Sorel. Le GLANEUR, à son tour, dépose sur ces tertres sa modeste couronne d'immortelles.

* * *

Un des principaux événements mondains de la dernière quinzaine de mai, et qu'il nous convient d'enregistrer, même à distance, ç'aura, été sans contredit, le bal offert par les officiers et soldats du 65^e bataillon, le régiment canadien-français de Montréal, à la haute société française de cette ville. L'idée était heureusement trouvée de célébrer ainsi le septième anniversaire de l'engagement de la "Butte aux Français," lors de la rébellion de 1885. Le bataillon recevait ses invités à ses quartiers-généraux, si spacieux et convenables, du manège, rue Craig. Après l'épreuve, la joie : on s'en est donné à gogo.

* * *

Magnifiques, dirons-nous simplement, en cette courte revue où nous sommes contraints d'être le plus bref possible, en parlant des cérémonies du sacre de Mgr Joseph Médard Emard, premier évêque de Salaberry de Valleyfield, le 9 juin courant, dans sa cathédrale, et des mains de son métropolitain Mgr Edouard Charles Fabre, archevêque de Montréal. Au reste, les journaux quotidiens ont prodigué les détails, à qui mieux mieux, de cette journée si belle, tant pour le prélat consacré que pour ses heureuses ouailles. De sorte que nous serions en retard à présent pour redire

les particularités de la fête, si ce n'était pas l'unique ambition du GLANEUR que de conserver, comme il le mérite, par une simple inscription sur ses tablettes de quinzaine, le souvenir de ce bien mémorable événement.

Nous n'entreprendrons donc point de répéter les charmes de l'arrivée du prélat nouveau en sa ville épiscopale, la prise de possession de sa cathédrale, la cordiale bienvenue à lui offerte par ses enfants ; la réjouissance générale traduite par une illumination sans pareille. Et le sacre, le lendemain, avec son émouvante solennité, en face de cette foule innombrable, ces dix évêques ou prélats, ce nombreux clergé, ces dignitaires laïques en grand nombre, et entre autres, les trois seuls députés catholiques, aux Communes du Canada, sur les cinq comtés que renferme le diocèse : MM. McMillan, de Vaudreuil ; Bain, de Soulanges et Bergeron, de Beauharnois, avec leur collègue d'Hochelaga, M. Alphonse Desjardins ; et le ravissement de la première bénédiction pastorale, et la splendeur des agapes de famille, etc., etc., nous négligerons forcément de rééditer tout cela.

Seulement, au point de vue littéraire, le GLANEUR a voulu compléter son trop court compte-rendu de ces fêtes sans rivales. Il publie, dans une autre page, une primeur de l'occasion ; c'est, parmi les nombreux compliments et adresses offerts au prélat consécrateur et au prélat consacré, à NN. SS. Fabre et Emard, l'adresse en vers présentée au vénérable archevêque de Montréal par notre collaborateur, M. J. M. Amédée Denault, un enfant de Salaberry de Valleyfield, faisant les adieux des laïques de la nouvelle église de Valleyfield à leur ancien évêque dont ils se séparent. Lire, ailleurs, la pièce : *Dieu le veut*.

* * *

Les " Forestiers Catholiques," société chrétienne de secours mutuelle, fondée, il y a une dizaine d'années seulement, à Chicago E.U., forment une florissante et efficace institution. Voilà du moins l'idée qu'auront laissée à Montréal les fêtes grandioses de leur convention annuelle, tenue dans notre ville, du 7 au 10 juin courant. A la messe d'inauguration, à leurs nombreuses séances de congrès, en toute occasion ils ont figuré avec beaucoup de dignité et d'honneur : prestige qui n'était pas peu rehaussé par le grand nombre des délégués, plus d'un millier.

Catholiques-Allemands, Irlandais et Canadiens-français, ainsi se répartissent, à peu-près, les vingt-deux mille membres de cette vaste confraternité.

Aux élections générales pour la direction de l'Ordre, par lesquelles la convention a clos ses séances, un Canadien français de Montréal, M. Ritchot a été promu à la seconde dignité dans la société, celle de député chef ranger.

De belles destinées attendent les sociétaires de cette noble *maçonnerie catholique*, si le bon et digne esprit qui les anime, et ne s'est pas démenti durant tout le temps de leurs grandes assises de Montréal, peut se perpétuer chez eux.

PIERRE & JACQUES.

ACHÉTEZ
"LA FORTUNE"

JOURNAL LITTÉRAIRE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : 10cts.

—(1)—
Avec 10 centins vous avez un journal très intéressant,
pouvant vous faire gagner \$1,000.00.

EN VENTE DANS TOUS LES DÉPÔTS DE JOURNAUX

BUREAU : - - 1588 RUE NOTRE-DAME.

IMPRIMERIE ET RELIURE

170 RUE ST-LAURENT.

... ..
LE GLANEUR

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois,
par numéro de 32 pages illustré d'un magnifique portrait.

UN AN, \$2.00 ; 6 mois, \$1.00 ; 4 mois, 70c.

—:0:—
Adressez toutes les communications au directeur de la
revue.

**M. PIERRE BEDARD, 170 rue St-Laurent,
ou Boite de Poste 1436, Montréal.**

—:0:—
Impressions ordinaire et de luxe—Plaquettes—Revue—Livres
—Prospectus—Circulaires—Cartes de visite—Lettres—Envelop-
pes—Factums—Réglage—Perforage—Numérotage—etc., etc.

PRIX MODÉRÉS. — SERVICES PROMPT.

Un soin tout particulier est mis dans l'exécution des travaux.

Une visite est sollicitée.

L. E. N. PRATTE

Importateur de

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 RUE NOTRE-DAME, 1582

MONTREAL.

Résidence : 109 rue St-Hubert.

PERRAULT & MESNARD

ARCHITECTES

15 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste. Élévateurs. Téléphone 696.

LE STENOGRAPHE CANADIEN

REVUE MENSUELLE

Abonnement: - UN AN \$1.00

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.